

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Littérature anglo-québécoise : une minorité forte

Francine Bordeleau

Numéro 124, hiver 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36601ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bordeleau, F. (2006). Littérature anglo-québécoise : une minorité forte. *Lettres québécoises*, (124), 15–18.

Littérature anglo-québécoise : une minorité forte

Pour la première fois en près de quatre décennies d'existence, le prix Athanase-David de littérature à été décerné à un écrivain québécois – ou plutôt à une écrivaine, Mavis Gallant – de langue anglaise. Par-delà le mérite de la lauréate, l'événement a une portée hautement symbolique, qui en dit beaucoup sur l'évolution des rapports entre les communautés francophone et anglophone.

Depuis quelques années, les écrivains anglo-québécois jouissent de circonstances favorables, comme on dit. Il y eut d'abord, en 2002, l'attribution du Man Booker Prize à Yann Martel pour *Life of Pi*, et la consécration planétaire qui s'en est suivie. Deux ans plus tard, sur la scène locale cette fois, le poète et essayiste David Solway devenait le premier lauréat anglophone du Grand Prix du Livre de Montréal pour son recueil *Franklin's Passage* (McGill-Queen's University Press). En 2006 enfin, les écrivains de langue anglaise voyaient l'une des leurs recevoir la plus haute distinction littéraire du Québec.

Le Man Booker Prize a rappelé – ou appris – au monde l'existence, en terre de Québec, d'écrivains anglophones. Quant aux deux autres prix, ils sont perçus comme les signes d'une reconnaissance de la part de la majorité francophone. « Maintenant je ne me sens plus comme un invité, je me sens chez moi », dit ainsi David Solway, pourtant né à Sainte-Agathe-des-Monts.

L'écrivaine et journaliste Linda Leith se souvient pour sa part du temps pas si lointain – à la fin des années 1990 – où elle se désolait que le prix Athanase-David n'ait pas encore été décerné à un écrivain de langue anglaise alors que tous les autres prix du Québec, scientifiques et culturels, affichaient des lauréats anglophones. Mais à titre de prix de littérature, le David a toujours eu une connotation politique implicite, imbriquée dans le fait français. Était-il pensable, à la fin du siècle dernier, de le décerner à Mavis Gallant? Pas sûr.

En peu de temps, la conjoncture s'est donc considérablement modifiée pour les écrivains anglo-québécois. « C'est le signe que le rapport des Québécois francophones à l'anglais a changé, parce qu'ils ont acquis confiance en eux », dit Sherry Simon, professeure au Département d'études françaises de l'Université Concordia. Jusqu'à récemment, les francos se situaient par rapport à l'anglais « historique » : celui du colonisateur, puis du propriétaire, de l'exploitant économique, de la majorité canadienne méprisante,

de l'impérialisme étatsunien... À cet anglais s'en est subtilement substitué un autre : celui, désinvesti de sa charge menaçante et plus convivial, de l'internationalisation. En fait, dès lors qu'au Québec le français est devenu un acquis, qu'il était clair qu'au Québec « ça se passe en français », la reconnaissance des écrivains anglophones d'ici n'était plus problématique.

APRÈS L'ÂGE D'OR, LA RENAISSANCE

En collaboration avec Catherine Leclerc, de l'Université McGill, Sherry Simon coordonnait la production d'un numéro récent (printemps 2005) de la revue universitaire *Voix et Images* portant sur le thème de la littérature anglo-québécoise. À peu près au même moment, au congrès de l'Association canadienne-française pour l'avancement des sciences (ACFAS), on débattait du concept de littérature anglo-québécoise tandis que le magazine *Spirale* consacrait son numéro de septembre-octobre 2006 aux « écritures anglo-montréalaises ». Les écrivains de langue anglaise font donc leur entrée dans l'institution, en tant qu'objet d'étude et de critique¹. Seraient-ils subitement devenus à la mode?

En tout cas ils l'étaient... dans les années 1940! L'un d'eux, le poète Irving Layton, qui fut déjà considéré comme nobélisable, est mort en janvier 2006, à l'âge de 93 ans. Hugh MacLellan (trois Prix du Gouverneur général, le premier en 1945 pour *Two Solitudes*), Abraham Moses Klein, Layton, Louis Dudek, puis Frank Scott, Mavis Gallant, Mordecai Richler, Leonard Cohen : ce sont les écrivains considérés comme les fondateurs de la littérature canadienne moderne, et ils sont tous Montréalais, pour avoir immigré ou être nés dans la métropole. Les écrivains anglo-québécois actuels dessinent un visage similaire : la concentration géographique à Montréal – au point que d'aucuns, comme Sherry Simon, parlent d'une littérature « anglo-montréalaise » –, l'immigration, l'importance de la production poétique – Montréal est une « ville de poésie », affirme d'ailleurs Solway...

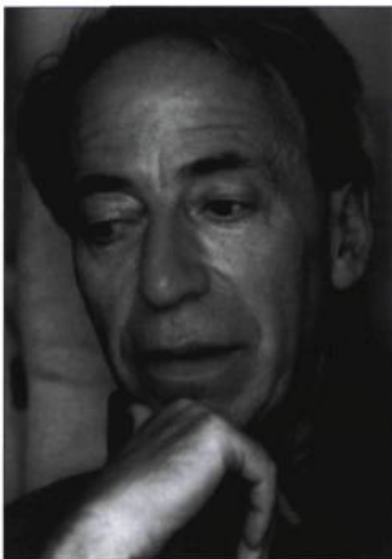
S'amorce un âge d'or qui durera jusque dans les années 1960, décennie qui coïncide également avec la montée du nationalisme québécois francophone et l'élaboration d'une littérature québécoise. « L'avènement d'une littérature forte en français issue du Québec a eu pour résultat d'occulter la production anglophone », remarque l'écrivaine et journaliste littéraire Mary Soderstrom.

M^{me} Soderstrom réalisait en 2005 une étude intitulée *Raising the Profile of Quebec English-language Writers*, commandée par la Quebec Writers' Federation (QWF) et l'Association of English-language Publishers of Quebec (AELAQ). Son rappel de l'histoire récente est une bonne clé pour comprendre la situation actuelle des écrivains anglo-québécois. Le développement fulgurant de la littérature québécoise, dans la foulée du mouvement nationaliste des années 1960 et 1970, ne laisse tout simplement pas de place au livre de langue anglaise en sol québécois. Et lorsque, aux lendemains du Référendum, des médias tels que la CBC révèlent au *rest of Canada* (ROC) la « Francophonie effervescence », le sort en est jeté : aux yeux du Canada, la culture québécoise sera désormais le fait des francophones.

Du même souffle, les artistes et créateurs du ROC découvraient un autre Montréal : « sexy et cheap », dit M^{me} Simon. Plus attirant et moins cher que Toronto. Une nuée d'« immigrants » des autres provinces canadiennes afflue à Montréal. Avec ceux déjà ici et les nouveaux arrivants, la communauté littéraire anglophone prend du poids. Dans les années 1990, la production est à l'avenant : phénomène dont les francophones commencent à



LINDA LEITH



DAVID SOLWAY

prendre conscience... peut-être aidés en cela par la France, alors entichée de littérature canadienne-anglaise², comme en fait foi le nombre relativement élevé de traductions. Les éditeurs québécois se mettent à traduire davantage, et les écrivains anglophones revêtent un aspect « nouveau et intéressant », même s'ils avaient toujours été là.

UNE COMMUNAUTÉ DE LA DIVERSITÉ

Après maintenant plusieurs décennies de création, les Anglo-Québécois affichent un corpus littéraire imposant. À telle enseigne, donc, que chercheurs et critiques universitaires s'interrogent sur la notion même de littérature anglo-québécoise.

« Le terme est maladroit. Ce qui, en soi, signifie tout de même quelque chose! » lance l'écrivain et critique David Homel. « Il s'agit d'une catégorie floue, discutée, et discutable », admet Martine-Emmanuelle Lapointe, professeure adjointe à l'Université Simon Fraser, de Vancouver, et auteure d'une thèse postdoctorale sur le sujet. Comme éléments de définition de cette « catégorie floue », M^{me} Lapointe avance – outre le préalable de la langue – « le lieu de naissance, le lieu de résidence, l'inscription du lieu dans l'œuvre », en privilégiant nettement le troisième.

Ironiquement, Yann Martel est né en Espagne de parents franco-montréalais. Mais justement en raison de ses racines familiales conjuguées à sa langue d'écriture, on l'a rattaché d'emblée à la littérature anglo-québécoise. Or, en fonction des éléments proposés par la professeure-chercheuse, le cas de Martel serait un peu limite. Mais sans doute pas autant que celui de l'Étatsunienne Kathy Reichs, anthropologue judiciaire qui travaille depuis quelques années à la fois à Montréal et à Charlotte, en Caroline du Nord, avec un pied dans chaque ville, et auteure mondialement connue de polars traduits en français chez Robert Laffont.

Pour Mark Abley, ex-journaliste à *The Gazette* et auteur de *Parlez-vous boro?* (Boréal, 2005), originaire de Saskatchewan et installé ici depuis des lustres, les critères sont le lieu de résidence et la langue d'écriture. « Mais il ne faut pas accorder trop d'importance à ce type d'épithète », dit-il. Son de cloche similaire de la part de Neil Bissoondath, né à Trinidad – pays avec lequel il a rompu les ponts –, arrivé à Toronto à l'âge de dix-huit ans, puis finalement installé à Québec, dont il a fait sa ville d'élection, après un détour par Montréal. « Littérature anglo-québécoise? Je ne sais trop quel sens donner à l'expression, si ce n'est qu'elle s'applique aux auteurs qui vivent au Québec et qui écrivent en anglais », dit-il.

Bissoondath ajoute être conscient d'avoir « une vision des choses très individualiste ». Plusieurs pourraient en dire autant, du simple fait que « les écrivains anglo-québécois ne forment pas un groupe homogène », souligne M^{me} Soderstrom. Ils ont des parcours et des origines extrêmement diversifiés, et se définissent tout aussi diversement par rapport aux identités québécoise et canadienne. La question est en tout cas réglée pour Ann Charney, transplantée de Pologne dans



YANN MARTEL



SHERRY SIMON



ANN CHARNEY

les années 1950, à l'âge de onze ans : elle est Montréalaise. D'ailleurs, nombre d'écrivains vivant à Montréal s'identifient d'abord à la ville. « C'est le cas de la quasi-totalité des poètes nés ici. Et on ne se définit surtout pas comme canadiens, dit ainsi Carmine Starnino³. Mais par-delà, je me vois comme un poète anglophone, je me définis par cette grande tradition historique anglophone, mon identité est là. »

« Nous avons tous des passés, des histoires, des styles différents, mais ce qui nous unit, c'est l'amour de la langue anglaise, c'est vraiment la langue qui fait la communauté entre nous », soutient quant à lui David Solway.

L'ÉCRITURE DU « DOUBLE EXIL »

En ce qui concerne la littérature anglo-montréalaise, les poètes constituent historiquement un noyau fort et dur. Et les Starnino, Solway et consorts affichent fièrement leurs distances et leurs différences d'avec la poésie canadienne. « Notre anglais n'est pas tout à fait le même, en raison de la cohabitation avec le français. C'est déjà une première grande différence. Et notre poésie comporte une tension qu'on ne retrouve pas chez les poètes canadiens », explique M. Starnino.

Cette « tension » devrait beaucoup à la situation de « double exil » de la communauté anglo-montréalaise, estime David Solway, qui s'est inspiré des six formes d'exil mises au jour par Kafka pour fonder cette notion.

Nous sommes une petite communauté entourée d'une majorité francophone (au Québec), elle-même « minorisée » car entourée de 25 millions d'anglophones (au Canada). D'où un double exil ayant, pour résultat, que nos voix ne sont écoutées ni des francophones ni du ROC.

dit-il. Paradoxalement, cette posture n'aurait pas eu de conséquences dramatiques sur la création, bien au contraire. Relativement ignorés des médias francophones et canadiens-anglais, condamnés à travailler dans une solitude considérable, les écrivains anglo-montréalais auraient ainsi profité d'un contexte leur permettant de développer chacun sa singularité propre. Aucun doute pour Solway : « La meilleure poésie canadienne se fait à Montréal. »

La thèse de Solway ne fait pas l'unanimité, mais a des émules, à des degrés divers. Ainsi, à titre d'écrivain anglo-montréalais, Carmine Starnino estime vivre en quelque sorte « dans les marges », « ce qui permet d'avoir une meilleure vision et d'être plus à l'aise pour parler de ce qu'on voit ». Mark Abley, lui, trouve que « c'est très intéressant d'être minoritaire pour un écrivain », d'autant qu'à Montréal tout particulièrement, cette

minorité dispose d'un bon réseau d'institutions. « De tout temps les écrivains ont été nombreux à chercher l'exil : c'est une position privilégiée pour observer, dit pour sa part Ann Charney. Les anglophones donnent un autre aperçu de la même réalité, ou un aperçu d'autres réalités. »

Entre fiction et autobiographie, *Dobryd*, le premier roman de M^{me} Charney (paru en 1975 à Toronto et traduit chez VLB éditeur en 1993), raconte l'histoire d'une jeune juive polonaise née durant la Seconde Guerre mondiale et immigrante avec ses parents au Canada. David Homel plante le décor de *L'Analyste* (Leméac/Actes Sud, 2003) dans Belgrade dévastée par la guerre civile après être remonté sur les

traces de ses parents d'origine russe dans *Un singe à Moscou* (1995). Dans *Certainty*, son deuxième livre (publié cette année à Toronto par McClelland & Stewart et en voie de traduction chez XYZ éditeur), Madeleine Thien s'inspire de l'histoire de ses parents pour présenter un point de vue malaysien sur la guerre 1939-1945 et ses séquelles. Neil Bissoondath situe *La clameur des ténèbres* (Boréal, 2006) dans une île imaginaire « qui pourrait être le Sri Lanka », et y relate la trajectoire d'un jeune terroriste...

On pourrait continuer les exemples. « Plusieurs anglophones sont des immigrants, ils parlent d'expériences, de pays différents, et au total ils abordent une quantité de mondes », comme le dit si justement M^{me} Thien. Autre parcours singulier que le sien : née à Vancouver, la jeune écrivaine y a épousé un Néerlandais et a transité brièvement par les Pays-Bas avant de s'installer à Québec, où le mari ingénieur décrochait un contrat il y a deux ans. Chez les écrivains anglo-québécois, les « réalités » sont multiples, donc, tout comme les écritures, pendant que se dessine le motif récurrent du déplacement, de la migration : motif d'exilés, de ceux qui ont déjà sillonné quelques mondes. Et c'est peut-être en raison de l'expérience du déplacement que « les Anglo-Québécois s'intéressent davantage à d'autres parties du monde, même à celles qu'ils n'ont pas connues », croit Bissoondath.

LE TEMPS DE L'AFFIRMATION

Parce que minoritaires, les Anglo-Québécois auront fait, à trois décennies d'intervalle, un parcours un peu semblable à celui des francophones. Une étape importante dans ce parcours : la création, en 1993, de la Quebec Writers' Federation, l'équivalent anglophone de l'Union des écrivains et écrivains du Québec (UNEQ).

La Fédération est née du sentiment général d'être négligé, de la volonté naturelle de tout groupe de s'affirmer localement. Elle ne casse rien, c'est une organisation de services, mais le simple fait d'avoir cette association, avec beaucoup de membres, a favorisé une prise d'identité. On se dit maintenant : « Tiens, nous voilà une communauté, on existe ».

soutient David Homel. « La QWF nous donne un sens de la communauté », croit aussi Mark Abley. La Fédération a été mise sur pied à la suite d'une scission avec l'association nationale (la Writers' Union of Canada), dans laquelle les écrivains anglo-québécois ne se reconnaissaient pas.

Selon Derek Webster, président de la QWF, « le gouvernement du Québec a mis du temps à reconnaître que les anglophones étaient une minorité, au même titre que l'avaient été les francophones ». La QWF se donnera donc comme missions la promotion et la représentation des quelque 300 écrivains de langue anglaise qu'elle compte dans ses rangs. Nul doute qu'elle ait par exemple poussé ses candidats pour les prix de Québec et de Montréal. Cela s'appelle de la politique, mais c'est de bonne guerre. La QWF gère aussi des programmes tel « Writers in Schools », décerne des prix littéraires qui obtiennent une bonne visibilité médiatique, ou se préoccupe encore de la diffusion des livres anglophones dans les bibliothèques.

La « volonté de s'affirmer », c'est aussi, et peut-être même surtout, le souci d'être vu : une communauté ne peut pas exister si elle est invisible. C'est ainsi qu'à *Matrix*, la doyenne des périodiques culturels de langue anglaise, se sont ajoutés

la *Montreal Review of Books*, organe trisannuel de l'AELAQ distribué à Montréal, au Canada et à New York, *Vallum* ou encore *Maisonmeuve*, « journal culturel et littéraire » né en 2002.

Plusieurs événements, grands ou petits, attestent également du désir d'être visible dans la ville, le plus important étant Metropolis bleu, qui a eu lieu la première fois au printemps 1999. Linda Leith, l'une des fondatrices, n'aime pas qu'on en fasse un événement anglophone. « C'est d'ailleurs un argument qu'utilisent certains organismes pour nous subventionner très peu. Metropolis est un grand événement montréalais, québécois, et multilingue. » Mais Linda Leith dira aussi que Metropolis bleu « a permis aux anglos et aux francos de faire la connaissance les uns des autres dans un contexte littéraire, convivial ». Derek Webster estime pour sa part que « l'événement donne de Montréal l'idée d'une ville littéraire sophistiquée et multiculturelle. Il nous connecte avec les lecteurs locaux et est en définitive la meilleure chose qui nous soit arrivée depuis longtemps ». En fait, même si les anglophones n'y sont pas majoritaires, plusieurs d'entre eux estiment que l'événement contribue de façon importante à la circulation de la littérature anglo-québécoise.

Plus alternatif, le festival bilingue Expozine, organisé entre autres par David Widginton, éditeur de Cumulus Press, et Andy Brown, à la barre de Conundrum, en est à sa cinquième année. « Salon de fanzines, de petites presses et de bandes dessinées », résume M. Widginton, Expozine, avec d'autres événements comme les festivals Fringe et Voix d'Amérique, témoigne d'une vitalité certaine de la scène littéraire.

Quant à Conundrum et à Cumulus Press, elles sont parfaitement représentatives du paysage éditorial anglo-montréalais. « Nos maisons d'édition sont dynamiques, créatives... et petites ! » dit Margaret Goldik, directrice générale de l'AELAQ, qui regroupe 24 maisons.

La seule exception est McGill-Queen's University Press, qui publie entre 70 et 80 titres par année – dont, chose rarissime pour des presses universitaires, bon nombre d'ouvrages littéraires. Véhicule Press, la maison d'édition « privée » la plus importante, et aussi la doyenne à quelque trente ans d'âge, ne publie guère plus d'une quinzaine de titres par année. Viennent ensuite, parmi les principales, mais à moins de dix titres par année, DC Books, Conundrum et Cumulus, abonnées, sauf exception, aux « voix émergentes », à la poésie, à la littérature. « Les écrivains commencent avec une maison d'ici et, s'ils ont du succès, ils vont à Toronto », dit M^{me} Goldik.

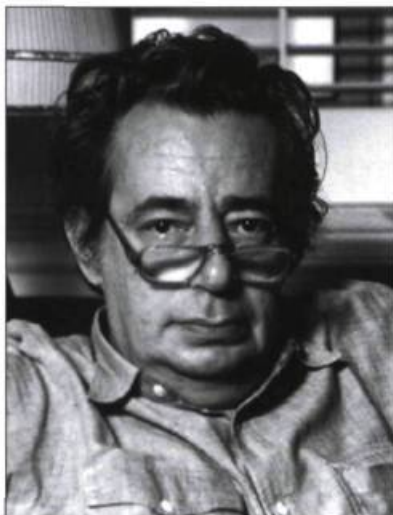
« Les éditeurs anglo-montréalais n'ont pas beaucoup de pouvoir ni d'influence », déplore M. Webster. Du coup, la visibilité médiatique en souffre. Linda Leith constate toutefois que c'était pire il y a vingt ans. « *The Gazette*, qui ne montrait alors aucun intérêt, assure maintenant une certaine couverture des écrivains montréalais, et CBC Radio fait sa part en organisant la Quebec Short Story Competition. »

LE REGARD DU ROC

Condamnées à rester petites, les maisons d'édition anglo-montréalaises ? Sans nul doute. En ce qui concerne l'édition canadienne de langue anglaise, Toronto est le cœur, suivi d'assez loin par Vancouver, et de vraiment très loin par Montréal. Knopf Canada, McClelland & Stewart, Penguin



DAVID HOMEL



MORDECAÏ RICHLER

Books, HarperCollins sont des entreprises gigantesques aux ramifications internationales, qui ouvrent les portes de New York et de Londres. En outre, tous les grands médias anglophones sont ici. « La réalité, c'est que pour la diffusion, il faut publier à Toronto. Et si on veut vendre ailleurs, il faut un agent littéraire », dit Neil Bissoondath.

À peu près inconnu du paysage éditorial francophone, l'agent littéraire est un personnage clé du système anglo-saxon : c'est lui qui négocie avec les éditeurs, manuscrit sous le bras, pour la publication, la vente de droits, les traductions... Les Bissoondath, Jeffrey Moore et d'autres ont même troqué leur agent torontois pour un londonien, plus proche de l'immense marché des anciens pays du Commonwealth qui s'ouvre grâce à Londres.

C'est donc à Toronto que ça se passe. « Et ce n'est pas avec le Québec que nous avons des problèmes, mais avec le Canada anglais! » dit David Solway. « Il y a vraiment des tensions entre les deux métropoles anglophones : Toronto ne comprend pas Montréal – deux langues, c'est compliqué! – et ne s'y intéresse tout simplement pas », affirme M. Webster. Peu d'invitations dans les festivals, peu de couverture médiatique : les rapports avec l'*establishment* littéraire de la Ville reine constitue un motif durable de récriminations. Récriminations bien connues des francophones, qui entretiennent les mêmes à l'égard de Paris... La périphérie ressent toujours de la frustration envers le centre.

Mais l'étude *Raising the Profile of Quebec English-language Writers* donne une bonne idée de l'ampleur du fossé. On a interrogé des professionnels (éditeurs, critiques, libraires, organisateurs d'événements) afin d'apprécier leur perception des écrivains anglo-québécois. Bon, le plus connu est Mordecai Richler. L'honneur est sauf, quelques contemporains ressortent, tels Homel, Bissoondath, Solway, Martel, Erin Mouré, Anne Carson, Ann Charney, Fred Reed, Jeffrey Moore, Trevor Ferguson, Anita Rau Badami : des écrivains qui, coquin de sort, ont aussi des éditeurs torontois et, souvent, ont habité Toronto. Mais le plus étonnant, c'est de voir apparaître dans la liste Michel Tremblay, Gabrielle Roy, Nicole Brossard, Gil Courtemanche et Dominique Demers!

« Encore aujourd'hui, le ROC n'est pas très conscient qu'il y a au Québec des écrivains anglophones. Et de toute façon, les éditeurs et les médias torontois semblent trouver les francophones beaucoup plus intéressants », dit Linda Leith. De fait, les écrivains anglo-québécois sont perçus comme une minorité un peu étrange – des individus qui parlent la langue de la majorité vivant dans une province à la langue minoritaire –, indéfinissable, mais pas très exotique. Dans son étude, M^{me} Soderstrom cite ainsi une écrivaine, finaliste pour le Prix du Gouverneur général, qui rapporte une conversation avec son éditeur. Celui-ci lui aurait dit en substance que si au moins elle avait été victime d'agression sexuelle, auteure d'un meurtre ou emprisonnée dans une prison d'Amérique du Sud, cela aurait été une aide énorme à la promotion du livre⁴!

« Pour obtenir une certaine visibilité, il faut publier à Toronto », tranche le président de la QWF. Cette préoccupation n'est cependant pas propre aux Anglo-



NEIL BISSOONDATH



MADELEINE THIEN

Québécois. Alors qu'elle était encore à Vancouver, Madeleine Thien remportait le prix de l'Asian Canadian Writers Workshop, décerné sur manuscrit, pour son recueil de nouvelles *Simple recipes*. Le prix n'existe plus, mais avait une réputation hors Vancouver, et constituait un atout. « La communauté littéraire de Vancouver est dynamique, mais on n'a que des maisons d'édition de taille moyenne, et un certain nombre de petites. Dans ce contexte, la publication à Toronto devient une nécessité », dit M^{me} Thien.

LES DEUX LITTÉRATURES VERS UNE SEULE ?

L'étude citée se veut « un premier pas vers une plus grande promotion au Canada anglais », dit M^{me} Soderstrom. Fort bien. Mais le verre de la visibilité et de la reconnaissance n'est peut-être pas aussi vide qu'on le croit. Car la langue, déjà, permet aux Anglo-Québécois de circuler davantage, et plus loin que les francophones. Et un certain nombre sont publiés à New York et à Londres. Côté visibilité et reconnaissance internationales, les francophones du Québec sont loin d'être mieux lotis! Mais sur la perception des écrivains anglo-québécois, Martine-Emmanuelle Lapointe a une hypothèse. « Par comparaison avec l'institution anglo-québécoise, l'institution francophone est très forte, ce qui accentue le sentiment d'éloignement. »

Quant à la visibilité au Québec, auprès des francophones, elle est de plus en plus acquise, ne serait-ce qu'avec la traduction. Il est avéré que les éditeurs québécois traduisent davantage d'anglophones que l'inverse. Par ailleurs, un Neil Bissoondath, qui parle un français impeccable, préfère nettement être traduit au Québec (en l'occurrence par Lori Saint-Martin et Paul Gagné, le nouveau duo vedette).

Celui-ci dit avoir l'impression « de vraiment appartenir à la littérature québécoise, à la société québécoise ». Mais le « Two Solitudes » de MacLellan se vérifie de moins en moins : les écrivains anglo-québécois vivent ici parce qu'ils l'ont choisi. Et sont à peu près tous bilingues. « Je n'aime pas dire que Montréal est une ville bilingue. C'est plutôt une ville à deux langues, un exemple de ville "séparée" assez unique », souligne pour sa part Sherry Simon. Et qui crée une situation unique.

De cette nouvelle configuration sociolinguistique, il pourrait peut-être advenir un jour que l'écrivain anglo-québécois soit un écrivain québécois tout court. La réponse devrait venir de la génération suivante, appelée à être féconde si l'on en juge par le

1. Nous nous permettons de signaler notre article intitulé « La révolution anglaise » paru dans le numéro 93, printemps 1999, du présent magazine. Même si la situation n'a pas changé du tout au tout, nous avons pris le parti de ne pas ennuyer le lecteur avec de fastidieux rappels.

2. Ce qui, dans ce cas, inclut les écrivains québécois de langue anglaise.

3. Auteur, notamment, de *With English Subtitles*, Gaspereau Press, 2004, et du recueil d'essais *A Lover's Quarrel*, Porcupine's Quill, 2005.

4. « Another woman who had been a GG finalist said the message she received from her publisher was that if she had been "raped, had committed murder, or spend some time in a South America jail it would have been an enormous help in marketing the book." But being a Montreal writer cut no ice. »